

« Jouissance

de

l'araignée »

« Ah ! Quelle aventure...Monsieur l'Inspecteur, j'en tremble encore et il m'est très difficile d'en parler...Néanmoins, je vais essayer et voici donc ce qui m'est arrivé...

Quand j'arrivai devant la porte, je remarquai que la plaque dorée sur laquelle figurait le nom de ce radiesthésiste était bien peu lisible. Je me demandais alors si ce docteur en médecine parallèle ne cherchait guère de patients ou si sa notoriété le dispensait de se faire connaître. Le fait qu'il eût passé une petite annonce dans un journal local m'avait fait supposer que sa clientèle devait être rare et que ses capacités médicales n'étaient peut-être qu'un leurre.

Néanmoins, je voulais tellement sortir de cette dépression et ne plus connaître ces angoisses nocturnes que j'étais prête à me vouer à n'importe quelle personne se prétendant guérisseur, médecin, psychologue, et même cette fois, à un radiesthésiste dont je ne connaissais que le nom découvert dans ce journal local, parmi les petites annonces allant de la vente de voiture à l'offre d'un gentil chiot contre bons soins. Je décidai donc de ne pas reculer et sonnai à la porte fébrilement .

La porte s'ouvrit et j'eus un mouvement de recul en découvrant un homme âgé, de forte taille, aux yeux dissimulés sous des lunettes opaques et, ce qui me surprit énormément, vêtu d'une courte robe de chambre en flanelle couvrant à peine son torse et ne dissimulant nullement le haut de son pantalon froissé. Son apparence négligée m'indisposait, m'intriguait. Pourtant, je n'eus pas le temps de me demander si je devais entrer car, me prenant par le bras de façon heureusement respectueuse, cet homme me fit entrer dans un couloir qui menait à son cabinet. Manifestement, j'étais la seule patiente car nous nous dirigeâmes aussitôt vers cette pièce plutôt sombre. Le médecin, en entrant en ce cabinet, déposa sur son bureau ses lunettes noires et je découvris des yeux qui semblaient plutôt vicieux.

Ce cabinet était une pièce étroite encombrée de moulages représentant des organes du corps humain. Une grosse lampe au verre translucide éclairait une table où se trouvait le traditionnel pendule d'un radiesthésiste et des planches aux coloris agressifs, présentant muscles, os ou viscères, étaient propres à effrayer toute âme sensible.

Ce médecin, si tant est qu'il le fût vraiment, sans même m'interroger longuement sur les problèmes qui m'avaient incitée à venir le consulter, me prit le poignet et me demanda de promener lentement ma main juste au-dessus des planches qu'il glissa successivement. Je constatais alors que, durant cet exercice, son oeil jouisseur ne s'intéressait qu'à l'échancrure de mon soutien-gorge. Je commençais à prendre peur.

Brusquement, il se saisit de son pendule et m'invita à passer derrière un paravent afin de me déshabiller. Je n'osais lui demander quels vêtements je devais ôter et restais interloquée et muette lorsqu'il m'invita à me déshabiller presque totalement.

J'allai derrière le paravent mais je n'ôtai que le haut de mes vêtements et me présentai devant lui. Il ne fit aucune remarque mais son regard m'inquiétait de plus en plus. J'avais remarqué dans une pièce voisine dont la porte était entrouverte la présence d'un divan.

Lorsque je l'entendis me dire sur un ton mielleux « passons à côté », je me demandai réellement s'il était nécessaire pour un radiesthésiste d'examiner une patiente peu vêtue sur un divan. J'étais angoissée mais ne savais que dire et, moins encore, que faire.

Je tardais à m'allonger sur le divan mais il me regardait sans dire mot comme s'il était certain de tenir sa proie. Il arborait la suffisance de l'araignée et j'étais devenue son appétissante mouche. Pourtant, en dépit de son regard, comme il avait encore son pendule à la main, je gardais l'espoir bien tenu qu'il n'eût pas de malsaines intentions. Je me contentai donc de m'asseoir sur le rebord du divan. Alors, de manière bestiale, il empoigna mes pieds pour me coucher sur ce canapé. Je me mis à hurler, à hurler, lorsque je le vis devenir rouge, semblant essoufflé, et c'est alors qu'il s'effondra sur le tapis, en faisant vibrer le parquet et chanceler une sellette d'où tomba un grossier pot de fleurs qui perdit dans sa chute son dieffenbachia..

J'étais à la fois soulagée, échappant à ce monstre, et épouvantée à la vision de cet homme terrassé par ce qui semblait être un infarctus. Je n'osais le toucher et n'étais point certaine qu'il fût mort.

Il me fallait téléphoner au SAMU et à la police.

Reprenant un peu mes esprits , je voulus prendre mon téléphone portable dans la poche de ma veste restée sur le dossier du fauteuil. Je réalisai alors que je n'étais pas même rhabillée...Mon téléphone ne s'allumait guère. Sa batterie était trop faible et je n'avais guère de chargeur sur moi. Je regardai autour de moi et ne vis aucun téléphone fixe. Il me fallait sortir et appeler au secours. Vite, je courus dans le couloir mais la porte était fermée à double tour et la clé n'était pas sur la porte. Je songeai aussitôt à crier par une fenêtre et fis rapidement le tour des pièces de cette demeure mais aucune fenêtre ne donnait sur la rue. L'une d'elles, garnie de barreaux, donnait sur un jardin plutôt à l'abandon et fermé par de hauts murs. Je ne pouvais contacter personne, ni même me sauver et je devais rester en présence de ce mort ou de ce pervers agonisant. Une effroyable pensée me vint alors. Et s'il revenait à lui..Je songeai même un instant à chercher quelque objet qui me servirait d'arme. Une autre pensée, plus logique sans doute, fut de chercher dans la poche du présumé défunt la clé de l'entrée ou peut-être un portable.

Je m'approchai, terrifiée, du corps de ce sinistre individu et je plongeai ma main tremblotante dans la poche droite de sa robe de chambre, car elle était apparente. Aucune clé, aucun portable. Il me fallait soulever légèrement ce sadique personnage pour avoir accès à la poche gauche cette fois. J'évitais de toucher sa main craignant ce contact avec la peau glacée d'un mort. Il était lourd et je le soulevai à peine à l'aide d'une chaise de paille que je glissai sous son dos. La gorge serrée, je sentis enfin un portable et l'extirpai de cette poche.

J'étais sauvée, me dis-je. J'allumai à tâtons ce téléphone mais il me fallait un code pour le déverrouiller. J'avais oublié cet obstacle. J'étais épouvantée. Mais, pour la première fois, enfin, le destin me fut favorable. L'agenda de cet homme était sur le coin de son bureau. Je le feuilletai avec avidité et découvris une liste de numéros suivie d'une série de numéros ou codes parfois spécifiés... carte bancaire...carte vitale.. code interphone d'une prénommée Lison..et tout à la fin, non spécifié,

quatre chiffres qui pouvaient être le code confidentiel qu'il me fallait. Avec anxiété, je tapai ce code et, sans trop y croire, j'obtins enfin la possibilité de téléphoner. Plutôt que d'appeler la police, j'appelai ma meilleure amie et lui demandai de le faire à ma place. Je posai le téléphone sur le bureau quand il se mit à sonner, à sonner...

J'avais peur de décrocher. La tonalité était tenace. J'étais figée. La tonalité s'arrêta quelques secondes puis recommença avec la même insistance. Je décrochai sans dire mot. Mon amie me rappelait avec effroi car, dans ma panique, je ne lui avais pas indiqué où je me trouvais précisément afin qu'elle le signalât à la police et au SAMU.

J'attendis, prostrée, pleurant pour la première fois en sanglots salvateurs. Enfin, j'entendis forcer la serrure et je vis deux agents de police bientôt suivis de trois pompiers du SAMU. L'un d'eux me fit comprendre que l'homme était mort et la police, avec compassion, m'invita à l'accompagner jusqu'au commissariat... »

La porte s'ouvrit et Mademoiselle Choslin, toujours plongée dans sa lecture d'un livre qu'elle avait découvert sur le guéridon de la salle d'attente, chez le Docteur Browerly, un psychologue qu'elle venait consulter pour la première fois, releva brusquement la tête. Quittant cet effroyable récit, elle revint à la réalité mais ne remarqua tout d'abord qu'un pantalon noir un peu lustré. Il lui fallut lever davantage la tête pour découvrir un homme âgé mais à la forte corpulence, aux lunettes noires et vêtu d'une veste en tweed à larges carreaux, qui s'apparentait plutôt à une robe de chambre telle qu'en porterait en son manoir un baron anglais.. C'était le Docteur Browerly, ce psychologue qu'elle ne connaissait pas.

-« Allons-y » lui dit-il d'une voix obséquieuse.

La jeune fille prit peur et se sauva aussitôt sous le regard médusé de ce praticien, dessous ses lunettes opaques.

